

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires =
Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni
popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 45 (1955)

Rubrik: Noté pour vous

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cuisine. Il y a là une certaine survivance de cet esprit caustique bien vivant en Gruyère, que l'on trouve par exemple dans le chant des Armaillis des Colombettes. On y blague son curé, que d'autre part on aime bien et en qui on a pleine confiance.

Voulez-vous quelques échantillons de ces blagues? Tenez.

Un curé prêchait. Il sent soudain près de son oreille une démangeaison bien caractéristique. Il y porte la main et attrape ... un pou! Que faire? Sans perdre contenance, gravement, lentement il frotte entre son pouce et son index l'insecte, et le jette ensuite sur les femmes en accompagnant la «cérémonie» de ces paroles qu'il sera à peine nécessaire de traduire: «Animos, tuos, entortillaribus, tu es mort, je te jette sur les femmes.¹» Animal, je t'entortille, etc. Le «tuos» n'a que faire ici, on s'en doute! Il ne sert qu'à corser un peu le «latin».

Un curé – est-ce le même?, je l'ignore – prêchait. Il voit soudain par la fenêtre de l'église les cochons du voisin brouter et fouler son regain. Il fulmine: «Sortès, caïonès recordum», sortez, cochons, de ce regain!

Enfin, toujours durant le sermon, voici la servante de cure qui bon-dit dans l'église! Elle était en train de faire pour le dîner du curé du «papet» (de la bouillie). Et le «papet» était trop clair. Ne sachant trop que faire, la pauvre accourt pour mettre son curé au courant de la situation et lui demander le remède. Mais ne voulant pas que la paroisse entière sût de quoi il s'agissait – chacun ses affaires! – elle s'exprima évidemment en latin, et s'écria à haute voix: «Papotès claratès», le «papet» est claret. – Farnarum pessarum, «mettez-y de la farine il deviendra épais», répondit le curé avec une concision toute ... moliéresque. On songe en effet au «Belmen» de la cérémonie turque qui signifie à lui seul une longue phrase.

Il y a bien d'autres histoires où vient se mêler la liturgie. Mais ce sera pour une autre fois.

Noté pour vous

A propos de pèlerinages

Dans une partie consacrée à la Bibliographie, la revue «Arts et traditions populaires» (n° 2, 1955; p. 180) paraissant à Paris, mentionne un ouvrage de M.-H. Vicaire, «Relations médiévales de la Comté avec la Suisse à propos d'un pèlerinage» (Eventail de l'histoire vivante, Paris 1953, vol. II, p. 187-194).

Le résumé de présentation de cette publication est rédigé en ces termes: «L'auteur rattache la statue du pèlerinage régional, ancien et actuel, de N.-D. de Conliège, qui daterait du 14ème siècle, à un groupe de vierges

¹ Prononcer le latin «à la française», avec le u comme ü allemand.

assises de style gothique «mou» (allemand *weicher Stil*) répandues en Suisse et en Alsace, dont le prototype pourrait être l'ancienne statue, détruite, du pèlerinage d'Einsiedeln. Hypothèse intéressante pour l'histoire des relations médiévales, mais qui nécessiterait un recensement systématique dans les régions circonvoisines.»

Le folklore «chose de musée»

Sous le titre «Culture et Langue», le *Journal de Genève* (n° 60, des 12 et 13 mars 1955) a publié un article de M. Francis de Miomandre.

Après avoir signalé qu'un des drames de l'époque présente, c'est la brusquerie avec laquelle les hommes doivent s'adapter aux conditions nouvelles que les progrès scientifiques ont imposées à leurs diverses civilisations, l'auteur relève que les meilleurs esprits se sont penchés sur ce terrible problème et qu'ils l'auraient peut-être résolu «s'ils n'avaient pas été débordés par une nuée de demi-fous, de maniaques et de pédants».

«Ces redoutables farfelus – écrit-il – ont abouti à ce beau résultat d'avoir dressé contre eux ... une quantité d'esprits qui se croient prudents en réduisant le plus possible, si je puis dire, leur surface, en s'abritant derrière les frontières les plus étroites de leur nation, de leur petit pays.»

Si M. Francis de Miomandre considère cette erreur comme excusable, il n'en estime pas moins qu'il convient de la dénoncer. Et il poursuit:

«Ce n'est pas en écrivant des romans régionalistes, ce n'est pas en célébrant les costumes et les usages de telle ou telle province, ni même en exhumant leurs chansons anciennes, si belles parfois, qu'on résoudra ce problème planétaire. Car tout cela, ce n'est en définitive que du folklore. Et le folklore, hélas! est une chose de musée, une chose de vitrine, protégée contre la vie, mais (par définition) en dehors du mouvement de la vie.»

Qu'en pensent les folkloristes?

J.T.

Le bon vieux temps.

A la fin du siècle dernier, la vie avait un tout autre aspect qu'aujourd'hui. Les métiers s'exerçaient encore selon la tradition, on était moins pressé et on avait le temps de saluer gentiment son prochain et de faire la causette. Des écuries existaient encore dans beaucoup de maisons et les médecins, pour ne citer qu'eux, visitaient les malades en calèche ou même à cheval. Même dans les grandes villes, les écuries n'ont disparu qu'au début de notre siècle. On ne rencontre plus que rarement et à titre de curiosité des enseignes de restaurants ou d'hôtels indiquant: ici on loge à pied et à cheval.

Dans ce bon vieux temps, tout le monde était-il heureux? Certes non! Il y avait beaucoup plus de pauvres et de malades que de nos jours. Les enfants devaient travailler dès leur jeune âge dans les ateliers et les usines.

Le salaire était bas, très bas, pour certains métiers. J'ai connu un père de famille avec six enfants qui gagnait frs 2.50 par jour ... La mère devait travailler pour pouvoir nouer les deux bouts. On répondra que la vie était bon marché, à cette époque. Certes, mais quand il fallait nourrir un grand nombre de bouches!

A tout prendre, la vie d'aujourd'hui est plus agréable en ce qui concerne le côté matériel. Quant à la chasse et au bruit infernal des machines modernes et des motos, c'est une autre question. Chaque époque a ses inconvénients et ses avantages.

Voici à titre comparatif avec ceux d'aujourd'hui, les prix de certaines denrées qu'indique le Confédéré du Valais en 1871 :

Marché de Sion du 22 avril 1871

1	Froment, mesure fédérale . . .	3 90	
2	Seigle	2 70	
3	Orge	2 70	
4	Avoine	2 —	
5	Fèves	0 —	
6	Pommes de terre	1 —	
7	Maïs	2 70	
8	Haricots	3 10	
9	Châtaignes	3 10	
10	Beurre la livre	1 —	
11	Bœuf, 1re qualité la livre . .	0 60	
12	Bœuf, 2me qualité la livre . .	0 55	
13	Veau, la livre	0 40	
14	Mouton, la livre	0 60	
15	Lard, la livre	0 —	
16	Fromage, la livre	0 70	
17	Oeufs, la douzaine	0 50	
18	Pain, 1re qualité, la livre . .	0 24	
19	id 2me qualité, la livre . .	0 20	
20	id. seigle, la livre	0 14	E.H.

Comment un géographe français a «vu» les armaillis de la Gruyère et la montée à l'alpage

Sous la plume de M. Gérard Froidevaux, géographe au Ministère des Affaires étrangères, la revue Géographia, éditée à Paris, publie dans son fascicule d'août 1955 un article intitulé «Gruyère et Emmental». Il y est notamment question des armaillis de la Gruyère. La couverture du fascicule cité s'orne d'ailleurs d'un magnifique cliché provenant de l'Office national

suisse du Tourisme, et représentant – en couleurs – un buste d’armailli de la Gruyère, dans le costume traditionnel: *bradžon* (ou *mandžaron*) bleu rayé de blanc avec en sautoir la courroie du *loyî* (petite poche théoriquement remplie de sel, pratiquement vide). La traditionnelle *kapèta*, petite toque ronde, et une barbe magnifique complètent le tableau, avec, il va sans dire, la pipe. Or, voici ce qu’écrit à ce sujet M. Gérard Froidevaux, géographe au Ministère des Affaires étrangères. Il décrit comme suit les armaillis de la Gruyère: «De rudes paysans, à la barbe longue, portant un gilet et une culotte rouge, le chef couvert d’une petite toque ronde, tels nous apparaissent les «armaillis», ces bouviers du pays de Gruyère. Pour appeler à eux les troupeaux et les conduire aux pâturages supérieures, ils chantent et jouent, sur le cor des Alpes, le «Ranz des vaches», ces airs populaires propres à la Suisse.»

N’est-ce pas touchant? cet armailli qui, sur la couverture du fascicule est vêtu d’un *bradžon de chatin* (étoffe de coton bleu rayé de minces filets blancs) se trouve à la page 20, habillé de rouge, et il ne porte plus le pantalon (long) comme nous l’avons toujours vu, mais la culotte (courte)! Mais ce qui serait plus intéressant encore, ce serait de voir et d’entendre cette montée à l’alpage! au son du cor des Alpes!! On voit d’ici l’armailli monter le raide sentier en jouant d’un cor long de quelque 4 mètres! Et en chantant, encore! Quels poumons! Et quels biceps! Et dire qu’il n’y a, à ma connaissance, qu’un seul joueur de cor en Gruyère! Encore s’y est-il mis de lui-même, car il y a belle lurette que l’accordéon et les fanfares ont fait disparaître du district le son du cor des Alpes et ceux qui en jouaient! Hélas! Mais les légendes ont la vie dure, on le voit, même chez les hommes de science. Du moins chez certains!

F.-X. B.

Pour voir si l’on peut gagner sa vie

Quand nous étions enfants, nous avions une façon assez amusante de voir si nous pouvions gagner notre vie. Cela consistait à voir si l’on pouvait, avec son pouce et son majeur droits, ceindre son poignet gauche. Si tel était le cas, on pouvait gagner sa vie.

F.-X. B.